Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 6

Artikel: Un baiser nul et non avenu
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185669

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-huitième année. N° 6 Samedi 7 Février 1880.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; - - au m... MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le thermomètre de la considération.

Chacun sait que l'homme qui est favorisé de la fortune se trouve facilement entouré de considération, celle-ci, — la chose est triste à constater, — étant intimément liée à la question des écus. Plus la fortune augmente, plus la considération s'accroît, ainsi que le nombre des amis. Si, au contraire, la position sociale d'un homme fléchit, si ses actions viennent à baisser, comme celles du gaz, par exemple, la considération s'accentue de moins en moins, et les amis se mettent à l'écart. A peine le pauvre diable ose-t-il adresser la parole à l'un de ces derniers sans lui inspirer quelque crainte dès le début :

— Tiens ! se dit à part lui l'ami d'autrefois, je suis pincé, il va me demander de l'argent ou ma signature !

Cette situation a été admirablement peinte dans ce distique de Ponsard :

Heureux, vous trouverez des amitiés sans nombre,
Mais vous resterez seul si le temps devient sombre.

Un Anglais, qui habite Lausanne depuis quelques années, a repris cette idée sous une forme fort originale. Il me disait, l'autre jour, tout en parcourant le *Times*, qu'il venait de tirer de sa poche :

— Aoh ! le journal il dit que Mossieu Johnson, qui a gagné une grande fortune au Brésil, vient de rentrer à Londres au milieu de ses nombreux amis. Aoh !... si Mossieu Johnson était revenu avec rien dans son poche, le *Times* pourrait dire aussi qu'il est rentré à Londres au milieu de ses point d'amis !

Un baiser nul et non avenu.

Un journaliste marseillais vient de publier le troisième volume du *Caducée*, recueil fort intéressant de souvenirs locaux, qui a obtenu un grand succès, surtout dans le midi de la France. Nous empruntons à cet ouvrage la charmante anecdote qu'on va lire. Il s'agit de M. Garnier-Pagès, ancien ministre et ancien député, mort à Paris en 1878 :

« C'était après le 4 septembre 1870. Un Anglais et sa fille venant de Florence descendent à un hôtel de la rue Saint-Roch, à Paris.

» Une queue formidable ondule le long du trottoir devant le n° 45.

— » Où va-t-on ? demande l'Anglais.

— » A une réunion électorale chez Garnier-Pagès !

— » J'y vais aussi.

» Et sa fille au bras, son sac de voyage à la main, il se rend à l'assemblée. L'étrangeté de ces auditeurs cause naturellement une certaine sensation. L'Anglais est du dernier excentrique, sa fille est blanche et rose, très jolie. Tandis qu'elle joue de l'éventail en avalant des pastilles à la crême, l'Anglais braque tour à tour sa lorgnette sur Jules Favre, qui s'indigne, Simon qui gémit, et Picard qui fait de bons mots.

» Après la séance, la foule s'écoule. L'Anglais reste, se dirige vers Garnier-Pagès et lui dit :

— » Vous êtes bien l'illustre Garnier-Pagès ?

— » Sans doute.

— » Vous plaît-il de me rendre un service ?

— » Lequel ?

— » Aoh ! c'est bien simple ! Il s'agit d'embrasser ma fille Anna qu'ont déjà embrassée Kossuth, Garibaldi, le général Tür, Gérard, le tueur de lions, et M. Victor Hugo.

— » Anna, présentez votre front à M. Garnier-Pagès.

» Stupéfaction de l'ancien maire de Paris en face de cet original qui convertit ainsi le front de sa fille en un album où l'on signe avec les lèvres.

» Il faut pourtant s'exécuter ; l'Anglais attend gravement, le regard fixe, le chapeau à la main, tandis que miss Anna tend le front aux lèvres de M. Garnier-Pagès.

» Jamais le bonhomme n'avait été à pareille fête. Il prend un petit air à la fois aimable et digne, incline la tête sur le front de miss Anna et l'on entend le bruit d'un long baiser.

— » Merci, dit l'Anglais. Et, tirant aussitôt un carnet de sa poche, il écrit : « *Aujourd'hui, l'illustre Garnier-Pagès a embrassé Anna.* »

» Puis, donnant le bras à sa fille, il salue froidement et s'en va.

» Ce qu'on ne pourrait exprimer, c'est la joie de Garnier-Pagès.

— » Faut-il que je sois célèbre ! répétait-il le soir en famille. Les Anglais passent le détroit pour m'applaudir, et leurs filles se jettent à mon cou. Un an après, il reçoit une lettre de Calcutta.

— « C'est probablement, dit-il, quelque rajah

qui m'écrit, un puissant nabab ou un démocrate indien.

Il rompt le cachet et il lit :

« Monsieur,

» Je suis volé : je croyais m'adresser à votre frère, le grand orateur républicain, et je viens d'apprendre qu'il est mort le 23 juin 1841, à l'âge de 39 ans. Je m'empresse d'effacer la petite note que vous savez. Votre baiser n'a aucune valeur.

» John Caffort. »

» M. Garnier-Pagès était, au demeurant, un excellent homme, et il fut le premier à rire du malentendu qui lui avait attiré cette singulière épître. »

Le palais de justice.

(Air connu).

Doucement ! (*bis*)
Voici venir le moment
Où du palais de justice
S'élèvera l'édifice.
Nous cherchons l'emplacement,
Doucement ! (*ter*).

Doucement ! (*bis*)
Depuis cinq ans seulement,
Notre conseil délibère
Sur cette fâcheuse affaire
Qui lui cause du tourment,
Doucement ! (*ter*).

Doucement ! (*bis*)
Berne envoie un compliment
A l'autorité fidèle
Qui met un excès de zèle
A bâtir ce monument,
Doucement ! (*ter*).

Doucement ! (*bis*)
On dit qu'un rapport charmant
Sera lu dans la quinzaine,
Qu'à la Trinité prochaine,
Nous aurons le dénoûment,
Doucement ! (*ter*).

Doucement ! (*bis*)
Le bien nous vient en dormant,
Un bourgeois, je le parie,
Va léguer à sa patrie
Un trésor par testament,
Doucement ! (*ter*).

J. Besançon.

Pantet et lo tsemin dè fai.

Quand l'est qu'on a volliu férè lo premi tsemin dè fai pè châotrè, l'a faillu dâi comisséro po vouâiti la pliace iô lo volliavont férè passâ, et marquâvont cein avoué dâi grantès boutsès que mettiont dâi petits drapeaux âo bet. On dzo que pliantavont clliâo pequiets, l'arrevont ein drâite ligne dévant la porta dè grandze à Dâvi Pantet, et ma fâi vo peinsâ bin que po on tsemin de fai n'iavâi pas moïan dè bailli lo contor pè derrâi la courtena, faillâi traci âo drâi et n'est pas po 'na cambuse coumeint clliâ à Dâvi que sè volliâvont arretâ. Assebin lâi criâront :

— Hé ! pére Pantet, veni vâi no z'âovri voutra porta dè grandze !

— Que lâi volliâi-vo allâ férè ?

— Ah ! ma fâi, ne fein on traci po lo tsemin dè fai, et dussè passâ quie.

— Dâo diablio !

— N'ia pas moïan autrameint. Et pi d'ailleu vo lâi volliâi onco gagni, kâ on pâyè adrâi bin clliâo su quoui yè pâssè.

— Eh bin ne dio pas na, se cein va dinsè, se repond Dâvi, mâ lo vo dio tot net : ne faut pas vo z'émaginâ que châi vu restâ dzor et né po âovri et cotâ la porta ti lè iadzo que cé tsemin dè fai passérà ; n'é pas lo teimps !

Le chou-enseigne.

Tous ceux qui ont été à Paris ou dans les autres grandes villes de France savent que les sages-femmes y annoncent leur profession par une enseigne illustrée.

A ce sujet, une remarque :

De temps immémorial, l'enseigne classique de la sage-femme représente le chou aussi vert que symbolique, au cœur duquel se prélasse un bébé primitivement vêtu. A côté, la sage-femme indique du doigt le chou et son contenu, et semble dire : « Ce n'est pas plus difficile que ça. »

Mais voici qu'une tendance nouvelle se manifeste. L'allégorie végétale en question semble être peu à peu délaissée, et l'on voit maintenant le tableau modifié de diverses façons. Tantôt la sage-femme, vêtue à la dernière mode, élève dans ses bras, non pas un bébé, mais deux bébés, bien et dûment emmaillotés ; de chou, nulle trace.

Parfois aussi, la respectable matrone a déjà fourré dans une petite voiture le nouveau-né et le promène allègrement dans un jardin de fantaisie ; ou bien elle le confie à une grosse nourrice et paraît lui faire les plus doctes recommandations, ou bien encore elle se trouve dans la chambre de la maman et lui présente son héritier d'un air encourageant....

Et toujours pas de chou ; le chou a fait son temps et notre époque de naturalisme le relègue peu à peu dans les vieilleries du passé.

Peut-être le chou des antiques enseignes de sage-femme exercera-t-il, dans quelques milliers d'années, l'esprit de recherches des antiquaires d'alors, qui bâtiront sur ce chou les suppositions les plus mythologiques.

Le calembour.

La manie du calembour est une maladie incurable ; ceux qui en sont atteints n'en guérissent jamais ; ils en usent et abusent à tout propos. Voyez entr'autres, à quel exercice s'est voué un de ces